

Marie-Christine Hazaël-Massieux
 Université de Provence
 Laboratoire « Parole et langage » - UMR 6057

Antillais et Africains dans *Sapotille et le serin d'argile* : langue et représentations

Dans le volume II des *Littératures francophones* consacré aux « Amériques. Haïti, Antilles-Guyane, Québec », Jack Corzani, dans le cadre du chapitre consacré à « La littérature nègre assimilationniste : le schoelchérisme » mentionne brièvement Michèle Lacrosil dans la section III « Critique du racisme et assimilation » soulignant que pour elle, comme pour beaucoup d'autres romanciers de ce type « la défense passionnée du Noir, la critique sans ménagement du racisme – y compris le plus pernicieux de tous, celui qui, né de l'aliénation psychologique, dresse les gens de couleur les uns contre les autres en fonction des nuances de peau – reposent sur le postulat essentiel d'une commune humanité entre Noirs et Blancs, ce qui suppose, en dépit de la diversité des types physiques et des cultures nées de l'histoire, la possibilité d'une assimilation culturelle et d'une intégration dans une communauté nationale multiraciale ». J. Corzani souligne encore que dans *Sapotille...* l'intégration s'accomplit d'ailleurs plus facilement et plus rapidement en métropole qu'aux Antilles où les pesanteurs psychologiques la freinent. » (pp. 119-120)

Ceci peut nous servir d'introduction car il y a fort longtemps que je désirais regarder d'un peu plus près *Sapotille et le serin d'argile*, ce roman de Michèle Lacrosil, daté de 1960, publié chez Gallimard, et qui a connu un certain succès aux Antilles. L'occasion de cette journée qui nous pousse à réfléchir sur les auteurs méconnus ou oubliés des littératures est donc précieuse.

De fait dans un roman écrit à la première personne¹ l'auteur a l'occasion de dénoncer très subtilement les méfaits d'un racisme peint sous des couleurs parfois primaires, mais qui a des conséquences dans les comportements les plus intimes de son personnage principal : Sapotille, après une enfance difficile marquée par le racisme immédiat et élémentaire des bonnes sœurs chez qui elle reçoit une éducation soignée (celles-ci qui embrassent les petites blanches n'imaginent même pas d'embrasser une noire et manifestent leur dégoût devant une telle perspective, glissent une dragée directement dans la bouche des petites blanches, mais la donne avec répugnance à Sapotille en la lui plaçant dans la main, lui refusent les prix ou récompenses que lui devraient son travail et ses qualités intellectuelles, au prétexte d'indiscipline), connaît aussi les difficultés engendrées par sa couleur dans ses relations masculines : le beau mulâtre Patrice, dont elle tombe amoureuse, n' imagine pas un instant de l'épouser mais en revanche voudrait bien se divertir avec elle ; elle épouse un officier noir, Benoît, qui a jeté son dévolu sur elle, mais son mariage se solde par un échec : il la brutalise, la bat et voudrait seulement qu'elle soit obéissante, se plie à ses désirs, mais n'ait aucune existence personnelle : ici se révèle une certaine conception de la femme dans la société antillaise que l'auteur dénonce aussi vigoureusement que le racisme. On pourrait même dire que Sapotille, femme et noire, accumule sur elle toutes les humiliations et les souffrances qui font de sa vie un enfer. Son mari, brutal et possessif, la fait surveiller par le domestique noir

¹ Roman sans doute plus ou moins autobiographique, ou du moins qui doit évoquer des souffrances éprouvées par Michèle Lacrosil, Guadeloupéenne noire née en 1915.

qui, même un jour, tirera sur elle, alors qu'elle essaye de sortir ! Dans une ultime révolte, Sapotille quitte son mari, et celui qui aimerait bien devenir son amant (Patrice) ; pour se libérer des deux et affirmer son autonomie de femme, elle quitte les Antilles, attendant tout de la France, où elle pense que le racisme ne devrait pas exister... On ne saura pas comment se déroulera son séjour en France et si elle y trouvera cette liberté à laquelle elle aspire, car le roman s'achève lorsqu'elle arrive seulement en vue des côtes de Southampton. On peut d'ailleurs supposer que rien n'est fini et que les déconvenues ne manqueront pas car le racisme n'est pas une spécialité antillaise, et Michèle Lacrosil le sait sûrement ; dans la France des années soixante, les femmes n'ont pas encore accompli leur chemin vers l'autonomie. En outre, l'auteur a suffisamment montré les conséquences psychologiques de ce racisme, les comportements induits chez son personnage marqué par la société raciste dans laquelle elle vit (adolescente, Sapotille, gifle Yaya, une petite noire de quatre ans lorsque celle-ci pleure de n'avoir pas été embrassée comme ses compagnes blanches ou plus claires, par la religieuse qui s'occupe du dortoir des petites), qu'on reste convaincu en refermant le livre que les malheurs de Sapotille ne font que commencer ! Victime du double racisme (anti-femme, anti-noire), on peut penser que Sapotille n'a pas fini de payer les conséquences de cette souffrance qui a pénétré dès la plus petite enfance toutes les fibres de son corps ; si le racisme semble la poursuivre c'est d'abord parce qu'il est en elle, intériorisé par elle comme par toute la société ; lutter par des mots semble bien dérisoire et on peut penser que c'est ce que suggère Michèle Lacrosil quand elle insiste sur l'incapacité à parler de son personnage², ou encore qu'elle montre l'inutilité de la fuite (« J'aurais voulu m'enfuir. Mais comment fuir ce jardin d'ombre que j'emporte dans ma mémoire ? », p. 207)

Ceux qui se sont intéressés à Michèle Lacrosil avant nous ont surtout, dans une perspective littéraire, insisté sur la dénonciation du racisme, sur sa défense de la femme (tout particulièrement de la femme noire). De fait un certain nombre d'articles ou travaux sur l'auteur guadeloupéenne ont été produits dans les universités américaines : il est d'ailleurs étonnant de voir que c'est principalement aux Etats-Unis (ou au Canada) que Michèle Lacrosil est citée dans les recensions littéraires concernant les années soixante, souvent évoquée aux côtés de Simone Schwartz-Bart, Maryse Condé, Jacqueline Manicom (ou Marie Chauvet, elle, en Haïti) parmi celles qui ont mené un combat de femmes pour la dignité de la femme. En France, Michèle Lacrosil demeure une inconnue pour la plupart des universitaires français travaillant sur les littératures francophones, comme le montrent la rareté des références françaises dans notre bibliographie³.

Il semble, en outre, que nulle part on ne se soit intéressé à sa langue qui pourtant est extrêmement significative et manifeste clairement, peut-être parfois à l'insu de l'auteur, les représentations raciales qui avaient cours dans les années soixante. C'est sur ces aspects que

² Il faudrait relever toutes les mentions faites, tout au long du roman, de cette incapacité à parler : « Me taire, c'était reconnaître... Je portai les deux mains à ma gorge, secouai un cou de poulet qui s'étrangle, ouvris démesurément la bouche, respirai à fond. Rien. Je me souviens que j'ai pensé, absurdement : « ça y est : je suis muette. » Cette idée augmenta mon affolement... », p. 48, « Une pareille incapacité à communiquer m'a gênée même en face de ceux qui me ressemblaient », p. 145, « Qu'est-ce qui me retenait de m'expliquer ? », « Je me sentais impuissante à dire... », p. 146, « J'ai fait semblant d'être convaincue... », « J'ai renoncé à leur faire admettre... », p. 160, « Je ne réponds pas : à quoi bon ? », p. 190, et Benoît qui déclare « Bon Dieu, Sapotille, il y a quelque chose de terriblement irritant dans ton silence », p. 213, etc.

³ A part les indications données sur Michèle Lacrosil par Jack Corzani dans ses anthologies ou son *Dictionnaire Encyclopédique*, ou la courte notice dans l'ouvrage *150 Romans antillais*, ASCODELA, 2001, il faut surtout mentionner l'article d'Isabelle Gros-Cata dans le recueil *Elles écrivent des Antilles*, Joëlle Vitello, éd., L'Harmattan, 1997. C'est à notre connaissance le seul article publié en France (mais Isabelle Cata enseigne à Grand Valley State University, Michigan, USA).

nous voudrions surtout intervenir aujourd'hui pour entrer plus profondément dans la compréhension de ce roman de Michèle Lacrosil.

Races et communication

L'obsession de la communication est clairement manifestée dans le roman, et dès le début. Dans les contacts raciaux qui sont inéluctables dans cette société des Antilles et dont Sapotille fait l'expérience dès son plus jeune âge (elle est pensionnaire chez les sœurs, chargées de l'éducation des filles au couvent de Saint-Denis) c'est l'absence de communication et donc de compréhension entre les races qui apparaissent comme dominants. Sapotille est toujours amenée à se taire : si elle se tait, on l'accuse de n'importe quoi, y compris de ce que l'on devrait reprocher au véritable coupable – et ceci d'autant plus facilement qu'elle ne se défend pas ; si elle parle, on lui reproche son insolence et son indiscipline. Prise dans ce dilemme, Sapotille finit toujours par se taire en pension et est constamment punie pour avoir essayé de parler ; elle se tait avec ses compagnes de classe et plus tard se tait avec son mari, se tait avec celui qui voudrait être son amant, et se tait encore avec ceux de ses amis qu'elle retrouve sur le bateau qui l'emmène en France.

Son silence apparent pourtant ne l'empêche pas de penser, et c'est pourquoi elle profite de la traversée vers la France pour écrire et livrer ses souvenirs, que le quotidien et les rencontres sur le Nausicaa rappellent à sa mémoire. Mais l'écriture est un jeu solitaire : Sapotille se livre pour un lecteur qu'elle ne voit pas et qu'elle ne connaît pas. Autrement, elle n'a jamais pu dire sa solitude, sa souffrance car elle se sent « à part » du fait précisément de sa race (mais toutes les races ne sont-elles pas obligatoirement séparées aux Antilles en raison de cette incommunicabilité ?) et elle ne peut parler à cause de cette différence trop grande qui enferme.

Les plus noirs dans la société antillaise, comme Sapotille⁴, sont ou bien incultes (alors qu'élevée chez les sœurs et très bonne élève, elle a acquis un sérieux bagage intellectuel) ou bien des « Africains » (avec lesquels elle ne peut communiquer : ils ne parlent réellement pas la même langue, et leur mutisme ou leur langue altérée sert encore de contre-modèle à Sapotille qui a peur de l'identification) ; il faut d'ailleurs noter combien les autres noirs sont peu nombreux dans le roman. On a Yaya, enfant de 4 ans, arrivée elle aussi en pension quand Sapotille a 16 ans, qui arrive un peu comme un « double » de Sapotille : elle incarne pour Sapotille, de façon visible et externe, ce qu'elle-même est et déteste : d'où la façon dont elle rabroue et finalement gifle la petite quand elle manifeste trop clairement sa souffrance - qui est aussi celle de Sapotille. La mère de Sapotille, elle aussi, est noire puisque c'est d'elle que Sapotille tient sa noirceur, en même temps que son nom (auquel Sapotille tiendra jusqu'au bout malgré les propositions de son mari de l'appeler « Monique »), mais avec elle la communication est à peu près nulle : elle a gardé tous les préjugés de sa race, ce désir d'assimilation dans lequel Sapotille ne se reconnaît pas, cet esprit de soumission à l'ordre établi contre lequel précisément sa fille se rebelle. Il y a encore Mambo, le domestique chargé de surveiller Sapotille, un « Africain » identifiable notamment par sa langue, mais dont la soumission au patron (le mari de Sapotille) fait un quasi-esclave (on insiste sur son dévouement, sa fidélité...) et qui fait peur à Sapotille en incarnant la force primitive et brutale (qu'on attribue si facilement aux noirs) et dont elle se sent si éloignée. Enfin, les derniers noirs du roman sont les marins, que Sapotille commence par ne pas comprendre, qui apparaissent presque comme des « muets » (ils s'expriment uniquement par gestes) jusqu'au

⁴ Sapotille est ce que l'on appelle une câpresse, fille d'une noire et d'un mulâtre.

jour où elle découvrira qu'ils parlent créole, comme elle, qui jusqu'alors l'avait dissimulé. C'est peut-être d'ailleurs par là que commencera le début de réconciliation de Sapotille avec elle-même... qui n'est d'ailleurs pas achevée quand se termine le livre, sans doute parce que l'auteur lui-même n'a pas une conscience assez claire de cette impossibilité à communiquer qu'elle dépeint pourtant finement, de ses causes (l'enfermement racial) et de ses conséquences (la non-utilisation du créole, le rejet de ce qui n'est que « patois », et donc le mutisme : n'est-ce pas parce qu'elle parle en français que Sapotille précisément ne peut pas parler ?) - ce qui montre une fois de plus l'importance de la langue et de la communication dans ce roman.

Les mulâtres n'appartiennent pas au même monde, et les conflits avec eux sont soulignés à plusieurs reprises : impossibilité de communiquer avec Denise, « ennemie » d'enfance et d'adolescence retrouvée sur le bateau et (dont le mal-être se manifeste d'ailleurs par les vomissements qui l'accablent pendant toute la traversée), impossibilité de communiquer avec Patrice... « amant » désiré mais inaccessible car il n'appartient pas de fait au même groupe social : ses comportements avec les femmes sont mis en avant comme obstacle à leur amour, mais l'empêchement est plus profond et est clairement l'appartenance à deux groupes sociaux antagonistes (qui s'opposent par les conceptions de l'amour, le sens de la femme, etc.) ; Sapotille et Patrice ne se rencontreront pas véritablement car ils ne peuvent pas vraiment communiquer (on pourrait sans abuser dire qu'ils « ne parlent pas la même langue »).

Quant aux blancs très présents puisque ce sont les « bonnes sœurs », les principales compagnes de Sapotille en pension, qui la tiennent toujours à distance (à l'image de cette sœur qui ne veut même pas toucher sa bouche pour lui donner la dragée qu'elle distribue ainsi à toutes les élèves, et qui reprochera ensuite à Sapotille d'avoir les mains poisseuses parce qu'elle aura dû elle-même placer le bonbon dans sa bouche), ils apparaîtront toujours comme « dominants », ayant en quelque sorte pouvoir de vie ou de mort sur Sapotille (comme cette mère d'élève, la toute-puissante et noble Comtesse de Monsort, qui intervient pour lui faire enfin obtenir le cordon d'honneur, la renforçant ainsi dans l'idée qu'elle ne peut rien obtenir par elle-même, bien qu'elle travaille et soit la meilleure élève de la classe, parce que la fatalité de la race pèse sur elle). Sapotille est séparée définitivement d'eux tous, et de ses compagnes blanches, par les préjugés, les non-dits, les incompréhensions qui sont la règle toujours et partout. Il n'y a pas de réconciliation possible et le roman s'achève avant même que l'on n'arrive en France, lieu dont rêve Sapotille, mais lieu sans doute inaccessible parce que rêvé, où le racisme devrait disparaître !!!

La peinture des Antilles et la place du créole

Les Antilles sont présentes par la langue tout au long du roman. Sans doute dans un désir de « faire couleur locale », M. Lacrosil recourt très largement au lexique en usage aux Antilles, dont on ne peut clairement dire s'il est créole et/ou français⁵ et se plaît à évoquer à toute occasion les realias, sans doute souvent inconnues du lecteur parisien (l'ouvrage a été publié chez Gallimard) mais qui donne au roman une certaine aura mystérieuse. Dans la littérature romanesque, c'est toujours à travers le vocabulaire que se manifeste le caractère régionaliste. Dès le début on voit évoquer les tamariniers et les manguiers de la Place de la Victoire (à Pointe-à-Pitre), l'odeur de l'ylang-ylang qui se mêle aux relents de la bagasse, les « îlets » qui reculent, puis les letchis (fruit devenu plus familier en métropole, mais parfaitement inconnu dans les années soixante), les pommes Cythère... On utilise aussi des termes bien mystérieux

⁵ A ce propos on pourra se reporter à M.C. Hazaël-Massieux, 2000, « Français et créole dans la nomenclature des dictionnaires des Petites Antilles » in D. Latin et C. Poirier, *Contacts de langues et identités culturelles*, Québec, Agence universitaire de la Francophonie / Les presses de l'Université Laval, pp. 333-352.

pour un lecteur métropolitain quand on désigne les races en parlant de « câpres », de « chabine » ou de « mulâtresse ». Plus loin on parlera des « sensibles » plantes qui se replient quand on les touche, on évoquera la biguine, danse des Antilles, elle aussi peu connue en France il y a quarante ans, les variétés de mangues, comme la mangue-fil, les poissons que sont le « grand-gueule » ou le « capitaine », les arbres comme le « flamboyant » et les fruits comme les « pois doux » ou les icaques ; on nomme aussi les madrépores, les conques, le poisson armé, les lambis ; on raconte comment attraper les anolis avec un nœud coulant, on parle des amandiers et palmiers du Champ d'Arbaud à Basse-Terre, des hibiscus, des filaos à Matouba, de la rivière Rouge, des pommes roses et des Bains Jaunes, des maringouins, des acomas et mahoganis, plus tard des mancenilliers... Les amateurs d'exotisme sont servis et certaines comparaisons ou métaphores font même appel à la connaissance de ces realias : ainsi quand Sapotille, heureuse, danse avec Patrice :

« L'orchestre jouait en sourdine ; c'était la voix même de l'océan, accompagnée des coups de cymbale du ressac ; j'entendais un appel de pêcheur attardé soufflant dans une conque ; j'écoutais les soupirs de la brise, - ou bien, c'était le second violon ? » (p. 196).

C'est en raison d'une métaphore jugée inacceptable que le mari de Sapotille critique son prénom, peu adapté d'après lui, car effectivement la sapotille est un fruit de couleur « café au lait » précise-t-il, ce qu'elle-même reprend en « couleur de mulâtresse » (p. 234) ; paradoxalement, alors que son prénom la marque comme ne relevant pas d'une culture française classique, son mari pourtant lui-même noir (mais sans doute assoiffé de respectabilité) juge que sa femme est trop foncée pour être comparée à une sapotille (ne dit-on pas en créole pour dépeindre la jolie peau d'une mulâtresse claire : « i ni on ti po sapotiy » ?).

Sont également citées, toujours dans cette perspective régionaliste, quelques chansons réputées : le « Adieu foulard, adieu madras » qui est immanquablement chanté lors des départs de navires, mais on évoque également « ban moin on ti bo », une biguine bien connue (p. 200), et l'on cite même les paroles d'une chanson créole (p. 91) : « Ban moin l'ai, ban moin l'ai... ».

Le plus souvent, la présence de la langue régionale est volontaire et consciente de la part de M. Lacrosil, qui comme tous les auteurs de cette époque s'adonne volontiers à un certain plaisir des mots, du pittoresque, de l'exotique ; en introduisant des réalités antillaises dans son récit, l'auteur pense sans doute mieux séduire un lectorat métropolitain.

Parfois de façon plus subtile, le créole se trahit derrière le français : est-ce pour mieux représenter l'enfant très jeune, Yaya, qui ne maîtrise pas encore parfaitement le français du fait de son très jeune âge (4 ans) ? C'est seulement chez Yaya que l'on trouve ce type de structures, typique des interférences entre créole et français, et souvent dénoncées comme « créolismes » de la part des enseignants :

- « Maman a dit j'aurai mes cinq ans à la Noël » (p. 138)

- « Mère Anastasie, elle dit elle a pas le temps. » (p. 139)

Effectivement en créole, la complétive n'est pas introduite par une conjonction : il y a simplement juxtaposition des propositions dites avec l'intonation appropriée :

« Maman ka di, moin ké ni sink lanné alanwel »

« Mère Anastasie, i di i pa ni tan. »

La place du créole, appelé le « patois », est très significative. Les seuls moments de communication dans le roman sont ceux où finalement Sapotille, sous le coup d'une émotion,

recourt spontanément à cette langue. L'épisode est tellement significatif qu'il mérite d'être intégralement rapporté ici :

« J'ai horreur qu'on me contraigne. Ce que j'exprimai véhémentement en patois créole :
- *Lâchez-moin. En pas aimé façons ta la*⁶.

Comme si j'avais levé un interdit, tout le monde se mit à parler à la fois. Quand je pense aux mimiques auxquelles nous nous étions livrés ! S'épuiser à gesticuler en quatre langues quand tout le monde parlait créole ! Et que personne n'y ait songé ! Le fou rire nous secoue ; nous en oublions la tempête ; nous nous donnons de grandes tapes. » (p. 158)

Libérée de son mutisme par le recours au créole, Sapotille semble là connaître les seules joies de sa traversée : elle passe ainsi un moment agréable, la veille de l'arrivée, lorsqu'elle accepte de se rendre dans la cabine des marins, qu'elle tutoie maintenant (créole oblige !⁷) pour partager leur repas :

« -Ecoute, Gaspard : je viens fêter ça dans votre cambuse ! Je crève de faim, moi !
Personne n'a dîné : on venait de servir les entrées. Oh ! Gaspard : j'ai des remords !

- Viens te taper une matelote tout ce qu'il y a de plus relevé : ça te fera descendre tes remords !

Le piment de feu, le gros rouge, le café fumant, les éclats de rire toniques transforment pour moi seule la débâcle des dîneurs en farce énorme. » (p. 221)

Plus de gêne, plus de difficulté à communiquer, et ceci réjouirait tous ceux qui plaident pour le développement de l'expression en créole aux Antilles, pour l'introduction du créole à l'école, comme facteur de libération des enfants opprimés par le français, langue trop étrangère.

Le racisme de Michèle Lacrosil : la description des étrangers.

Mais Michèle Lacrosil qui dénonce le racisme illustre dans son propre comportement la subtilité de l'imprégnation raciste. Si elle défend les noirs, et surtout la femme noire, ses représentations des autres, de ceux qui sont des « étrangers » par rapport aux Antillais, sont franchement caricaturales.

⁶ On dirait d'ailleurs plus exactement en se dégageant de l'orthographe française : « Lagé-moin. An pa émé fason-ta-la. » Soulignons toutefois que « ta-la » est plus martiniquais que guadeloupéen, langue dans laquelle le démonstratif est « la-sa ».

⁷ Il n'y a pas d'opposition entre « vous » et « tu » en créole : comme dans beaucoup de langues (comme en anglais, par exemple) on dispose d'une forme unique pour s'adresser à son interlocuteur ; il serait d'ailleurs abusif d'y voir un « tu » plus qu'un « vous », mais traditionnellement, du fait de l'aisance expressive plus grande des locuteurs qui recourent au créole et qui étaient contraints lorsqu'ils s'exprimaient en français, on envisage le passage au créole comme également passage au « tu » - c'est ce que fait clairement M. Lacrosil. En fait, l'histoire des créoles des Antilles nous enseigne qu'à une opposition première « to/vou » avec un « to » familier et un « vou » plus neutre (selon l'usage qui est encore à peu près celui du « tu » et du « vous » en français contemporain) a succédé l'usage d'un « vou », souvent raccourci en « ou » (dans de nombreux contextes phonologiques) ; le créole, qui fonctionne selon des rapports diglossiques avec le français, représente la langue familière par rapport au français, langue des échanges plus formels, et le « ou » devient, dans la conscience des locuteurs l'équivalent du « tu », tandis que le français avec son « vous » est le symbole de la distance et de la formalité des échanges : Sapotille tient à maintenir la distance avec Patrice en le vouvoyant, et il est précisé que devant son « vous » insistant, lui-même abandonnera le « tu ».

De Mambo le Guinéen, dit parfois aussi le Sénégalais (l'auteur ne semble donc même pas se soucier de son origine exacte⁸ : c'est d'abord un « Africain », et elle est prête, comme beaucoup de Français encore maintenant, à gommer toute distinction), on présente surtout la langue, les R caillouteux, le bégaiement « Pe...pe... pour que Monsieur *attend* pas. » La faute de français (indicatif au lieu du subjonctif) est soulignée par l'auteur au moyen de l'italique (p. 11), et chaque fois que la parole sera donnée à Mambo, on retrouvera ce français des Africains tel qu'on le caricaturait dans les années soixante (rappelons-nous la publicité « Ya bon Banania », mais on songe aussi volontiers aux représentations des noirs dans *Tintin au Congo* !). De fait, ce français de Mambo rappelle aussi clairement le « français tirailleur » - Français des tirailleurs sénégalais – qui a donné naissance, au début du vingtième siècle à un recueil intitulé *Le français tel que le parlent nos tirailleurs sénégalais*⁹, où sont traduites en « français tirailleur » toutes les consignes à faire comprendre aux soldats pour le maniement des armes. C'est ainsi que parle Mambo (extraits de la page 61) :

« Quand moi retourner Conakry, moi y en aura beaucoup moussos. Moi acheter trois moussos. » [On aura compris que le terme de « mouso » désigne une femme]

Et Mambo précise à la question de Sapotille « Pourquoi trois ? » - et il s'ensuit tout un dialogue :

- « Mouso pour cultiver, mouso pour le ménage, et mouso pour faire le lit.
- Oui ? C'est ce qui s'appelle une judicieuse spécialisation ! A ce compte, il te faudra une autre femme pour les promenades et autres sorties !
- Moi y en a pas sortir mouso.
- Jamais, Mambo ?
- Jamais sortir. Et si moi était chef, et toi, mouso à moi, toi jamais sortir non plus. »

Les Italiens du Nausicaa dont le fameux Rémo, sont présentés de façon bien négative... Michèle Lacrosil caricature également l'accent de Rémo : « Lé fino..., lé vino, é ! zé lé pas vou : zé lé senti ! Ma, ma, zé dit : les donne, il est bene ! » (par exemple page 204). Le commandant du bateau, grec un peu louche, fréquemment saoul, n'est pas plus flatté dans sa description. De même que la femme de chambre, Madame Aristakès, présentée comme intéressée, lâche, hypocrite...

Cette lecture de M. Lacrosil laisse le lecteur de 2002 un peu mal à l'aise. Si indéniablement, les représentations qu'elle donne des mœurs et coutumes dans les années soixante aux Antilles sont conformes à ce que l'on trouve chez de nombreux autres auteurs de l'époque – ce qui oblige à croire à une certaine authenticité du propos -, les comportements de l'auteur elle-même, en particulier dans la peinture des personnages d'autres nationalités, sont marqués par des réactions racistes assez primaires. De fait, il semble bien que la réflexion sur le racisme et les souffrances qu'il génère soit d'abord un « cri du cœur » chez Michèle Lacrosil mais pas encore tellement élaborée. Nous ne mettons bien sûr pas en doute l'existence de brimades telles qu'elles sont racontées tout au long du roman, mais on voudrait voir l'auteur échapper à la malédiction ambiante. Le lecteur contemporain ne peut pas s'empêcher de constater que le racisme si nettement dénoncé par l'auteur qui en a sans doute été elle-même

⁸ Certes, le *Dictionnaire universel*, Hachette 1995, fait en collaboration avec l'AUPELF-UREF mentionne pour « Guinée » (avant mention de la République de Guinée proprement dite (capitale Conakry) : « nom donné autrefois à la région côtière d'Afrique comprise entre l'estuaire de la Casamance et l'estuaire Gabon. Cette région est baignée en partie par le golfe de Guinée qui s'étend de la Côte d'Ivoire à l'Ogooué (Gabon) », mais malgré tout la Casamance ne passe qu'à l'extrême Sud du Sénégal !

⁹ La photocopie de l'édition que nous avons à notre disposition est datée de 1916 (Paris Imprimerie Militaire universelle L. Fournier, 264 Boulevard St Germain (en face du Ministère de la Guerre)).

victime, comme son héroïne, rejaillit dans le regard qu'elle porte sur les autres, les étrangers, et particulièrement les Africains, si différents des Antillaises noires. La peinture donnée du fameux Mambo est à la fois naïve et convenue, mais également imprégnée du mépris de celle qui se sent finalement très loin de cet être primitif et brutal qui manque un jour de la tuer et qui peut déclarer qu'il ne la laisserait pas sortir si elle était sa femme.

En ce qui concerne le créole, certes brièvement évoqué, on a pu souligner la pertinence des représentations de cette langue : langue qui unit quand le français sépare, langue qui permet de s'exprimer et de retrouver la parole, quand la communication apparaît difficile pour l'héroïne elle-même tout au long du roman. Mais nous sommes dans les années soixante où commencent tout juste à se développer les études créoles et le « grand public » - dont fait partie M. Lacrosil – se réfère au créole comme à un « patois » et n'est pas encore convaincu que les créoles sont des langues. Les écrivains de la créolité ne trouveraient certainement pas leur compte dans les romans de Michèle Lacrosil, qui pourtant a peut-être contribué à la prise de conscience du rôle du créole pour l'épanouissement personnel et la liberté de la communication.

Quelques éléments bibliographiques :

Adjarian, M.M. 1994 : “No Way out : colonial neurosis and cultural bondage in Michele Lacrosil’s *Cajou*”, in Michigan Feminist Studies, “Subverting Genre: Women Writers and Self-Representations” in *Michigan Feminist Studies* Number 9, 1994-95

Corzani, Jacques, 1998 : *Littératures francophones*, vol. II : « Amériques. Haïti, Antilles-Guyane, Québec » Belin-Sup, 319 p. (M. Lacrosil est citée aux pages 119-120)

Gros, Isabelle, 1997 : « Michèle Lacrosil : La libération par l’écriture ou comment vomir le dégoût de soi-même », in *Elles écrivent des Antilles*, Joëlle Vitello, éd., L’Harmattan, pp.

Kalisa, Chantal, 2000 « Colonial Violence and Trauma in the Works of Michèle Lacrosil and Ken Bugul », *International Journal of Francophone Studies /Journal International des Etudes francophones*, vol. 3, n° 1, 2000

Lairret , Dolores Person, s.d. : « *Cajou* par Michèle Lacrosil: Reflects Dismorphophobiques "au pays des merveilles" », in *Women in Africa and the African Diaspora*, vol. III, « Art, Literature and Film », pp. 413-420 (<http://www.iupui.edu/~aaws/waad/volume3.htm>)

Omerod, Beverley, 1998 : «The Martinican concept of “creoleness” : A multiracial redefinition of culture », in *Mots Pluriels*, n° 7, June-July 1998, “Third space and cross-cultural identities. Métissage – Tiers espace – identité.”, Maureen Perkins, ed. (<http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP798bo.html>)

Paravisini-Gebert, Lizabeth, 1992 : « Feminism, Race and difference in the works of Mayotte Capétia, Michèle Lacrosil and Jacqueline Manicom », in *Callaloo*, 15, 1(1992), pp 66-74

Smith, Robert P. Jr., 1974 : “Michèle Lacrosil : novelist with a color complex”, in *The French Review*, vol. XLVII, n° 4, March 1974

NB : D’autres auteurs se sont à l’occasion intéressés à M. Lacrosil, la mentionnant parmi d’autres auteurs antillais : on citera Christiane Makward, Valérie Orlando (Britanica.com)...